

Les Valeurs
de la République

et autres contes fantastiques

Samuel Fitoussi

Les Valeurs
de la République
et autres contes fantastiques

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

ISBN : 979-10-329-3574-3

Dépôt légal : 2026, septembre

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
5, allée de la 2^e Division blindée, 75015 Paris

Introduction

La France, pays de Molière, de Napoléon et de Ségolène Royal, décline. Les valeurs de la République (personne ne sait très bien ce qu'elles sont, mais tout le monde les sait bafouées) sont invoquées avec une ferveur croissante, ce qui est mauvais signe. Notre économie stagne ; le niveau de l'école s'effondre (la France compte de plus en plus de mauvais élèves ; heureusement les inégalités n'augmentent pas puisqu'elle compte aussi de moins en moins de bons élèves). Nos services publics se dégradent ; la fuite des cerveaux s'accélère ; l'insécurité culturelle, selon la formule du regretté Laurent Bouvet, augmente ; l'insécurité tout court également. Mais vous connaissez le diagnostic. La question intéressante n'est pas celle du déclin, mais celle de notre torpeur.

Pourquoi n'y a-t-il pas de sursaut français ? Pourquoi un peuple ne discerne-t-il pas les causes de son naufrage ? Pourquoi ne cherche-t-il pas à inverser le cours de son destin ? Pourquoi nos élites, nos politiques, nos intellectuels, nos commentateurs persistent-ils à s'aveugler, souvent en dépit du bon sens le plus élémentaire ? C'étaient les questions que posait mon livre précédent, *Pourquoi les intellectuels se trompent*. Je cherchais à

dégager des mécanismes universels expliquant la persistance dans l'erreur lorsque l'évidence crève les yeux. J'illustrais ces mécanismes avec les grandes erreurs du ^{xx}e siècle, notamment la fascination de l'intelligentsia pour le communisme, son enthousiasme pour des régimes semant la désolation. Malheureusement, ces mécanismes tournent encore à plein régime. Et si les aveuglements contemporains étaient plus lourds de conséquences que ceux du siècle dernier, car plus irréversibles ? On peut se relever d'une déroute économique, on peut se relever d'une guerre, mais si la France telle que nous la connaissons continue à se défaire, renaîtra-t-elle de ses cendres ? L'Histoire est un cimetière de civilisations qui se croyaient éternelles.

Alors comment expliquer l'aveuglement ? Pourquoi le mur de la réalité ne réveille-t-il pas les idéologues ? La réponse est qu'un idéologue ne part pas des faits pour aboutir à une opinion. Il part d'une position (déterminée par son identité sociale, par l'image qu'il se fait de lui-même) et construit rétroactivement un argumentaire pour la justifier. Il interroge le monde non pas pour *former* ses opinions, mais avant tout pour trouver de quoi les *défendre*. La réalité n'a donc que peu de prise sur lui. L'idéologie trace un cadre que son regard et sa pensée ne dépassent plus. S'il arrive qu'une réalité dérangeante pénètre dans la focale, l'idéologue la métabolise. Des émeutes en banlieue ? Preuve que la République a manqué de solidarité à l'égard des populations accueillies, les poussant à la violence. Le meurtre d'une femme par un individu sous OQTF ? Signe qu'il faut intensifier la lutte contre le patriarcat. Un attentat islamiste contre une marche des fiertés ? Confirmation que l'homophobie

Introduction

d'extrême droite tue. L'idéologie, c'est ce qui pense à notre place, disait Jean-François Revel. « J'avais des yeux pour voir, et un cerveau entraîné à déformer ce que mes yeux voyaient », a écrit Arthur Koestler, une fois revenu de son long aveuglement communiste. En dernier recours, l'idéologue peut tout simplement refuser le réel. N'avez-vous jamais entendu un homme de bonne volonté, poussé dans ses retranchements et à court d'arguments, déclarer « Je ne me résoudrai jamais à penser que... » ?

Bref, lorsque l'on comprend que nos croyances sont souvent les esclaves d'un petit théâtre social, on perd foi dans le débat. Puisque les arguments employés par les uns et les autres sont les conséquences – et non les causes – de leurs convictions, on les fera difficilement changer d'avis en réfutant leurs arguments. On connaît le mot prêté à Swift : on ne fait pas sortir un homme par la raison de là où la raison ne l'a pas fait entrer. Reste donc l'humour, qui permet de montrer, non par l'argumentation mais par l'absurde, le ridicule de certaines idées, le tragique de leurs conséquences. C'est le choix que je fais avec cet ouvrage, dont l'ambition est de donner à voir les croyances absurdes qui nous gouvernent et qui dessinent notre avenir. Nous vivons dans un monde à l'envers ; j'espère y remettre, par la satire et la parodie, un peu d'ordre.

Ces chroniques, écrites au fil des semaines et publiées, depuis trois ans, pour l'essentiel dans *Le Figaro*, sont ici regroupées (plus ou moins par thèmes), retouchées et parfois réécrites. Un tel exercice produit fatalement quelques échos d'un texte à l'autre ; j'invite donc le lecteur à une lecture buissonnière : qu'il pioche ici ou là, qu'il ouvre le livre où il veut et le parcoure dans l'ordre qui lui chante.

Prélude

Deux contes de la France
contemporaine

Peut-on devenir centriste par amour ?

Été 2026. Tiphaine a 28 ans, elle est programmatrice dans l'émission *Quotidien*, diplômée de lettres à la Sorbonne et de journalisme dans une école parisienne, où elle a acquis une fine connaissance des défis de la communauté queer et des enjeux postcoloniaux de justice sociale. Elle sort d'une relation compliquée avec un compagnon toxique qui lui laissait la charge de 57 % des tâches domestiques. Alors elle est partie se ressourcer quelques jours à Valloire, dans les Alpes. Marcher avec un sac de couchage sur le dos. Dormir dans des refuges. Couper. Déconnecter. Se retrouver. Renouer avec la nature. Et enregistrer de bons scores de randonnées sur l'application Strava, le réseau social des sportifs. Le troisième jour, elle fera une rencontre qui changera sa vie.

Ce matin-là, elle quitte son refuge à l'aube. Au programme : une randonnée de neuf heures. Au bout de trente minutes, elle commence à s'ennuyer. Alors elle imagine débattre face à Jordan Bardella sur un plateau télé, pour le placer, enfin, devant ses contradictions.

« M. Bardella, vous prétendez lutter contre l'immigration, mais savez-vous que si nous ne ralentissons pas le réchauffement de la planète, ce seront des dizaines

de millions de réfugiés climatiques qui arriveront en Europe ? »

Il la regarderait, muet, à court d'arguments, encaissant le coup. Après l'émission, il la remercierait de l'avoir sensibilisé à l'importance des enjeux climatiques, de l'avoir fait évoluer intellectuellement. Elle lui conseillerait alors une quinzaine de livres pour s'éduquer aux questions de justice climatique à travers un prisme intersectionnel.

Tiphaine est idéaliste : elle est convaincue que la raison peut venir à bout des idées régressives, xénophobes et rances de l'extrême droite. En cela, elle est une enfant des Lumières. La solution, souffle-t-elle à ceux qui s'inquiètent comme elle de la montée du fascisme, passera par l'éducation.

Tiphaine arrive au sommet d'un col. Des ruisseaux serpentent entre les vallées, les cimes enneigées tranchent avec le vert tendre des pâturages, la douce mélodie d'une cloche de vache caresse les oreilles. Le temps semble suspendu. Tiphaine songe à l'action d'Anne Hidalgo pour végétaliser la rue de Rivoli. Si seulement la droite laissait la gauche ajouter de la poésie au monde, la nature pourrait reprendre ses droits et Paris ressembler à cela.

À quelques mètres, des touristes américains prennent des photos. Tiphaine leur jette un regard féroce : l'humanité semble être devenue incapable de profiter, sans téléphones portables, de l'instant présent. Elle envisage d'écrire un livre sur le sujet. En partant, elle leur adresse tout de même un sourire compatissant : les pauvres doivent être psychologiquement au plus bas depuis la victoire de Trump, nul besoin de les accabler.

Dans la descente du col, Tiphaine prend une grande décision : si un jour elle est candidate à la présidentielle, elle refusera les invitations de CNews. À quoi bon triompher dans les urnes si l'on a trahi ses valeurs pendant la campagne ? Tiphaine est comme ça : entière.

Tout d'un coup, elle trébuche : une douleur lancinante lui traverse la cheville, les larmes lui montent aux yeux. Un randonneur l'aide à se relever.

– Une entorse, diagnostique-t-il.

Damien (c'est son nom) a 32 ans, il est militaire. Bizarrement, constate Tiphaine, il n'a pas le crâne rasé et ne ressemble pas à un néonazi. Elle reste méfiante : beaucoup d'électeurs RN ont l'air de gens normaux au premier abord.

Elle peine à marcher ; Damien la tient par l'épaule, allégeant la charge sur la cheville endolorie. Ils avancent ainsi sous les sapins, jusqu'à la pharmacie du village le plus proche, à dix kilomètres de distance. Damien se rend coupable de *mansplaining* (« Attention, pose ton pied sur ce caillou, évite celui-ci »), mais rien de trop grave. La conversation est fluide et agréable.

Reste que Tiphaine a honte : la situation est beaucoup trop genrée. Elle ne voudrait pas que l'on croie qu'elle est une petite chose fragile, dépendante de l'aide d'un homme. Que dirait Mona Chollet si elle la voyait ? Quand ils croisent d'autres randonneurs, elle s'écarte de Damien, et marche à cloche-pied (entorse oblige).

Lorsqu'ils arrivent enfin au village, la nuit est tombée depuis longtemps et la pharmacie fermée. Exténués, Damien et Tiphaine s'attablent à la terrasse d'une crêperie et commandent à dîner. La complicité intellectuelle est évidente, même si Damien n'a pas d'avis tranché sur

le congrès du Parti socialiste. (« C'est juste qu'Olivier Faure, un homme blanc de 56 ans, ça fait un peu rance en 2026, quoi », analyse Tiphaine.)

Vers minuit, Damien propose à Tiphaine, pour économiser une nuit d'hôtel, de dormir dans l'appartement qu'il a loué, où il dispose d'une chambre en plus. Tiphaine en a très envie. Mais elle doit vérifier une chose.

– Rassure-moi, tu n'es pas de droite ?

Damien hésite.

– Euh, non. Pas du tout. Enfin, c'est compliqué. Je suis de gauche. Mais la gauche m'a quitté.

C'est suspect, mais allons pour cette fois, car l'hôtel du village paraît vraiment miteux. Arrivé à l'appartement, Damien montre à Tiphaine sa chambre. Elle s'apprête à lui faire la bise en guise de bonne nuit, mais soudain, elle s'arrête. Elle réfléchit. Elle n'a pas l'habitude de coucher le premier soir, mais s'ils font chambre à part, ils devront laver deux jeux de draps, et le bilan carbone de l'opération sera désastreux. Il n'y a pas le choix. Elle l'embrasse.

Tiphaine se réveille enfouie dans les bras de Damien, dans la chambre du petit appartement qu'il a loué pour la semaine. Elle regarde par la fenêtre : des prairies verdoyantes se déploient à perte de vue, tandis que le sommet du Galibier domine l'horizon, sous un ciel bleu profond. L'air frais de la montagne fait un bien fou. Tiphaine est ravie d'avoir quitté Paris. Quelque chose lui déplait dans le quartier où elle habite (Stalingrad), mais elle ne saurait précisément dire quoi.

À Valloire, elle se sent plus en sécurité, plus légère. L'altitude change tout.

Damien se réveille à son tour. Il se glisse hors du lit, proposant d'aller préparer le petit déjeuner. Tiphaine lui sourit, mais elle n'est pas dupe. Elle connaît les hommes et leurs attentions faussement innocentes. Préparer le petit déjeuner, c'est la ramener à une condition de dépendance, instiller un doux rapport de domination, réaffirmer la suprématie masculine.

Elle ne dit rien. Il y a longtemps qu'elle n'essaie plus de changer les hommes.

À peine sorti de la chambre, Damien se précipite dans le salon, angoissé. Vite, cacher les livres de Philippe de Villiers, Julien Rochedy et Laurent Obertone. Jeter à la poubelle *Valeurs actuelles*, *La Furia* et *Frontières*. Sur la TNT, passer de la 14 (CNews) à la 15 (LCI), au cas où Tiphaine allumerait la télé.

Car Damien a menti. Il n'est pas un centriste attaché aux valeurs progressistes, mais un militant identitaire. Il a menti, car Tiphaine est de gauche. La veille, il l'avait rapidement compris lorsque, au bout de quelques minutes, elle s'était plainte du manque de diversité sur les sentiers de randonnée. Elle avait déploré, les larmes aux yeux, que le gouvernement ne fasse pas davantage pour inciter les jeunes de banlieue à partir à la montagne. Dans ces conditions, que l'on ne s'étonne pas qu'il y ait des émeutes, avait-elle analysé. Pour combattre la ségrégation sociale, avait répondu Damien, l'État serait bien avisé de transformer 50 % des refuges de haute montagne en mosquées. Tiphaine n'avait pas saisi l'ironie et s'était enthousiasmée pour l'idée.

Damien avait trouvé sa candeur séduisante, et choisi de ne plus la contredire. Tiphaine avait alors beaucoup parlé, égrenant un certain nombre de théories sur la

vie. Elle avait expliqué d'abord qu'Umberto Eco avait identifié dix signes du fascisme (elle avait oublié lesquels, mais promis que Marine Le Pen les remplissait tous). Elle avait ensuite décrit la monogamie comme une construction sociale et la sexualité hétérosexuelle comme une limite arbitraire, triste et réductrice, des capacités humaines.

Cela avait plu à Damien.

Il fut refroidi lorsque Tiphaine reconnut qu'elle-même avait du mal à s'affranchir de cette construction sociale, souffrant de jalousie quand ses compagnons couchaient avec d'autres femmes. On ne s'émancipe pas facilement de siècles de domination patriarcale, compatit Damien, l'encourageant toutefois à continuer ce travail de déconstruction des normes bourgeoises.

Tiphaine fut touchée, et s'étonna qu'un militaire se montrât sensible à la cause féministe. L'armée, interrogea-t-elle, n'est-elle pas un laboratoire de virilisme et de masculinité toxique ? Si, répondit Damien, mais quelques esprits libres parviennent à s'émanciper de ce moule réactionnaire.

Alors qu'il finit de cacher les éléments compromettants, Tiphaine arrive dans le salon.

— Tu n'as pas préparé le petit déjeuner ?

Elle est à la fois rassurée (Damien n'est pas un oppresseur) et déçue (elle a faim).

Damien la regarde et réprime un cri de panique : elle porte l'un de ses tee-shirts, celui de l'Action française, floqué d'une citation de Renaud Camus (« Nous ne voulons pas sécuriser l'enfer, nous voulons le retour à la civilisation »).

– Je me suis permis de te l'emprunter, justifie Tiphaine. Je suis comme toi, j'adore Albert Camus. *L'Étranger* est l'un de mes livres favoris, même s'il serait grand temps, en 2026, d'en publier une version moins problématique, où l'Arabe n'est pas tué. Et j'apprécie beaucoup cette citation. Camus a raison, la droite veut sécuriser l'enfer, placer des policiers partout, construire des prisons, surveiller et punir, alors que nous devrions nous attaquer à ce qui *construit* la criminalité : combattre les inégalités sociales, soigner nos imaginaires, lutter contre les stéréotypes de genre qui créent un continuum de violences... Choisir de retourner à la civilisation plutôt que de sécuriser l'enfer. Dorénavant, cette citation sera la devise de mon engagement.

Damien l'écoute, amusé, en préparant les cafés.

– Tu sais, poursuit Tiphaine, j'ai réfléchi pendant la nuit.

– Oui ?

– Je pense que la gauche doit renouer avec toi.

– Comment ça ?

– Bah, avec les classes populaires.

– Ah oui, mais je ne suis pas vraiment issu d'une classe populaire, je...

– Oui, enfin, tu incarnes la France périphérique, quoi.

– J'habite à Paris.

– Non, mais tu vois ce que je veux dire. Avec les gens comme toi, gentils mais un peu perdus, pleins de bonnes intentions mais pas très éduqués, la gauche doit être plus pédagogue.

– Oui, tu as raison.

– Écoute, j'aimerais rester en contact avec toi : que dirais-tu d'être invité dans *Quotidien* ? Un militaire

progressiste qui dénonce le machisme de l'armée, cela pourrait nous faire un beau sujet.

Les jours passent et l'affection grandit. Ils louent des vélos, font de la luge d'été, se baignent dans le lac des Cerces, mangent des fondues. Damien s'étonne que Tiphaine ait un régime alimentaire plus ou moins normal (on lui avait assuré que les femmes de gauche ne se nourrissaient que de quinoa).

Un soir, ils vont au cinéma voir *Toutes pour une*, la version féminine des *Trois Mousquetaires*. Ils s'ennuient.

– Nous n'arrivons pas à apprécier ce genre de films, analyse Tiphaine, car le patriarcat a habitué nos cerveaux à des schémas narratifs masculins.

– Ce qui m'inquiète, renchérit Damien, c'est que l'extrême droite pourrait prendre prétexte de l'échec commercial du film pour attaquer le féminisme et les subventions accordées à la culture.

Damien est de plus en plus à l'aise dans son personnage de centriste (pour se préparer, il a regardé une anthologie des meilleurs discours de Claude Malhuret).

Victime de moments de relâchement, il lui arrive toutefois de mettre sa couverture en danger. Comme ce matin, où, devant la télé, ils apprennent qu'un individu sous OQTF a commis un crime atroce.

Tiphaine fond en larmes. Croyant qu'elle est émue pour la victime (en réalité, elle pense aux individus sous OQTF qui risqueraient d'être victimes d'amalgames), Damien lâche :

– Comment est-il possible que l'État ait failli à ce point ?

Devant le regard interloqué de Tiphaine, il se justifie :

– Failli à intégrer ! Si l'État avait mieux combattu le racisme et l'exclusion sociale, ce migrant n'aurait pas sombré dans la criminalité. Le problème n'est pas l'intégration, mais l'immigration. Euh, je veux dire, ce n'est pas l'immigration, mais l'intégration. Il faut recréer du commun.

Tiphaine l'embrasse.

– Au fond, poursuit-il, Zemmour et les terroristes islamistes sont les deux faces d'une même pièce, les deux visages du refus du vivre-ensemble au nom d'une essentialisation des identités.

Tiphaine le déshabille.

Le mois d'août touche à sa fin, il est temps de rentrer à Paris. Damien est en voiture ; Tiphaine accepte d'annuler ses billets de train pour lui tenir compagnie, à condition qu'ils évitent l'autoroute, par écoresponsabilité.

Waze prévoit quarante-sept heures de trajet.

À mesure que les kilomètres défilent, Damien comprend que lui et Tiphaine ont, au fond, beaucoup en commun. Comme lui, elle a une fibre nationaliste (mais, contrairement à lui, c'est le nationalisme palestinien, et non français, qui la fait vibrer). Comme lui, elle s'inquiète pour l'avenir du pays et maudit le changement culturel en cours (la croissance des audiences de CNews).

La nuit tombée, ils s'arrêtent pour dormir dans une auberge.

Au petit matin, Damien ouvre la fenêtre. Sur la place du village se dresse une majestueuse église gothique. Ses flèches s'élèvent gracieusement vers les nuages tandis que ses vitraux scintillent, projetant des reflets

lumineux sur les façades anciennes des maisons alentour. Il sent le souffle de Tiphaine sur sa nuque.

Elle semble agacée.

– Quel gâchis que toutes ces églises vides !

– Oui, répond Damien, la déchristianisation est un des symptômes de la décad...

Tiphaine le coupe.

– Toutes ces églises vides, alors que tant de gens dorment dans la rue ! Si la classe politique se souciait davantage de la vie des gens et un peu moins de notre pseudo-héritage chrétien, ces vieilleries pourraient être transformées en logements sociaux.

– Ce qui m'épouvante, répond Damien, c'est d'imaginer que le son des clochers puisse être perceptible depuis la cour de récréation de l'école : cela constituerait une grave atteinte à la laïcité.

Nos deux protagonistes reprennent la route. Il leur arrive alors une chose incroyable, qui changera leur vie à tout jamais, qui aura un impact social, économique et culturel considérable, qui les propulsera sur les plateaux télé du monde entier.

Mais passons, ce n'est pas le sujet de ce récit.

À midi, ils déjeunent dans un village que Tiphaine a tenu à visiter pour comprendre la psychologie de ses habitants, qui votent massivement pour le RN.

Elle rêve de publier une grande enquête sur la France périphérique. Elle partirait d'un modèle anthropologique : l'homme naît à gauche, il est corrompu par la société, et finit à droite. Mêlant enquête de terrain, étude des données électorales (elle proposerait à Jérôme Fourquet d'être son assistant) et analyse sociologique, elle mettrait au jour les influences corruptrices,

Peut-on devenir centriste par amour ?

de façon à pouvoir combattre non pas le fascisme, mais les discours qui construisent le fascisme.

Cette nuit-là, ils dorment dans un studio de la banlieue de Bourg-en-Bresse. Ils y restent cloîtrés : le hall est occupé par des dealers et des fusillades éclatent sur le trottoir d'en face.

— Les ravages de la surreprésentation d'une certaine communauté, commente Damien, dans un moment d'inattention.

Tiphaine le regarde, émerveillée.

— Enfin un homme qui ose dénoncer les ravages de la surreprésentation des hommes ! Je t'aime !

La dernière phrase lui a échappé, mais elle est sincère. Damien reste muet. Dire « je t'aime », ce n'est pas très viril. Bon, il n'est plus à une compromission près.

— Je t'aime aussi, répond-il.

Ils s'embrassent, pour la première fois amoureusement. Le baiser dure dix-sept secondes, mais Tiphaine jurerait qu'il en a duré vingt. Elle n'a plus aucune notion du temps.

L'année d'un professeur de philosophie en Seine-Saint-Denis

Septembre. M. Durand a 61 ans, il est professeur de philosophie au lycée. Il a choisi de relever un dernier défi avant la retraite : une année en Seine-Saint-Denis.

La veille de la rentrée, il rencontre ses nouveaux collègues. M^{me} Martin, professeur d'histoire, lui file un tuyau pour faire des économies : n'acheter que des fourchettes et des cuillères, et confisquer les couteaux en classe. M. Hugo, professeur de français, le met en garde : au fil des années, certains sujets sont devenus tabous. La religion, la Shoah, la rivalité Giroud/Benzema... M^{me} Thomas, jeune professeur d'empathie, agacée par le discours décliniste de son collègue, rappelle quelques évidences : d'abord, toutes les époques ont été marquées par des tabous (« Non, ce n'était pas mieux avant », soupire-t-elle, exaspérée) ; ensuite, ils peuvent s'estimer heureux de ne pas enseigner dans les beaux quartiers de Paris, où les chrétiens intégristes imposent leur loi. Le proviseur appelle au calme, et réaffirme son attachement aux valeurs de la République, notamment l'écoute bienveillante, le respect des sensibilités, l'inclusion, la diversité et la formation aux enjeux climatiques. Là-dessus, il ne transigera pas.